

Le libertaire

Rédaction : PIERRE MUADES
Administration : PIERRE ODEON
72, rue des Prairies, Paris (20^e)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

« LA LOI SUR LA LIBERTÉ INDIVIDUELLE EST CONSTAMMENT VIOLEE PAR RAISON D'ETAT, AVEC VOTRE COMPLICITÉ. »

(Déclaration au Ministère Public, par M^r CAMPINCHI, à la 11^e Chambre.)

NOUS DISONS. NOUS, QUE TOUTE LOI ETRANGLE UNE LIBERTÉ.

Sauverons-nous Sacco et Vanzetti ?

Il y a huit jours, nous vous faisons part de nos angoisses.

Elles commencent à se dissiper. Nous apprenons, en effet, que le gouverneur Fuller vient d'ajourner au 27 avril l'exécution de Madeiros — témoin principal de l'affaire — et qu'il a, en même temps, accordé un nouveau délai à la défense, pour lui permettre de présenter devant la Cour suprême les arguments susceptibles de faire triompher la Justice.

C'est un premier pas vers la révision. C'est le premier résultat de notre campagne. Et le Boston Herald, journal conservateur, tard rallié à la cause de nos amis, annonce que la révision impartiale du procès ne saurait désormais être évitée.

Mais cela, malgré son caractère quasi-officiel, n'est qu'une affirmation, qu'une promesse. Il appartient aux anarchistes, aux seuls anarchistes de la transformer en réalité. Surtout que de leur côté, Sacco et Vanzetti ne veulent pas de compromis. Innocents, ils veulent la mort ou la liberté.

A l'heure où ils viennent de sauver Ascaso, Durutti et Jover, les compagnons résidant en France, comme ceux de partout, comprennent l'effort qui s'impose pour arracher de leur tombeau nos deux malheureux camarades.

Que chacun prenne donc ses dispositions pour assister au grand meeting qui se tiendra le vendredi 25 février, salle Bullier : que chacun y amène le plus grand nombre de camarades possible. Et, notre vœu, à laquelle viendra se joindre, celle de certains partis et organisations dits de gauche, traversera sûrement l'Atlantique et ne manquera pas d'influencer la décision que la Cour Suprême doit prendre prochainement.

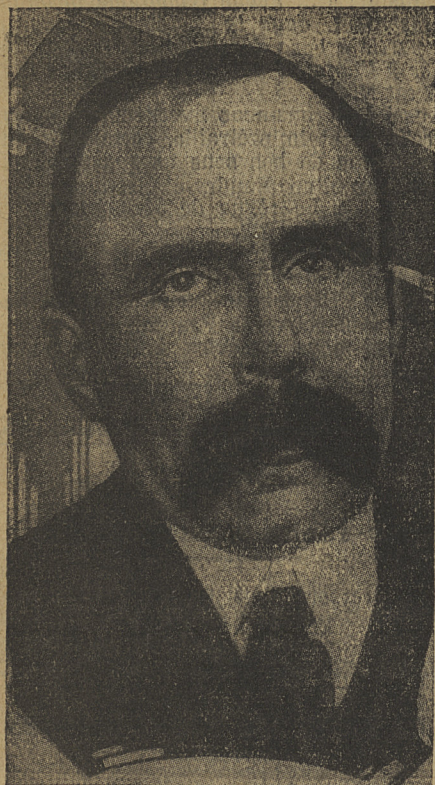
Nous préférons d'ailleurs laisser la parole à un reporter, qui a eu récemment l'occasion de rendre visite à notre ami Vanzetti.

Mieux que tout commentaire, cet article met à nu l'état d'âme de nos valeureux camarades.

Une visite à l'un d'eux

La Maison de correction de Charlestown est bâtie comme une église en forme de croix. Les visiteurs attendent dans le chœur, puis on les introduit à l'endroit où l'autel se trouverait dans une église catholique. Là, en face d'un gardien assis à un pupitre, il y a un demi-cercle de bancs. Sur tous les bancs, des couples de gens s'entretenant un peu hors d'haleine.

Dans chacun de ces couples, l'un est un détenu, l'autre un ami, un frère, une femme. Les visiteurs du dehors ne sont pas à leur aise. Ils ont honte de la fraîcheur de leurs joues et du goût de liberté qui est sur leurs vêtements. Comme des visiteurs d'hôpital, ils voudraient déjà être dehors, et cette pensée les rend honteux d'eux-mêmes. Les prisonniers n'ont qu'un désir :



VANZETTI

Ils jettent constamment des regards à droite et à gauche par-dessus leur épaule. C'est la peur de quelque chose qui leur fait jeter des regards par-dessus leur épaule tout en parlant aux gens du dehors.

Vanzetti est assis sur un banc, corps épais, calme. Si vous ne le connaissiez pas, vous pourriez dire qu'il est différent. Il porte un grand regard calme sous ses vastes sourcils. Ses lèvres ne tremblent point quand il sourit sous ses moustaches épaisses. Mais c'est le calme d'un homme qui a le dos contre le mur. Lui aussi regarde de temps à autre par-dessus son épaule, comme pour s'assurer que personne ne rampe derrière lui.

— Eh bien ! comment va ? — nous demandons-nous l'un à l'autre. L'affaire est quelque chose de séparé, de lointain, comme un match suivi par radio.

— Bien mal — dit Vanzetti. Je dois travailler dur, très dur maintenant. Il y a beaucoup de choses que je voudrais écrire, et peut-être que je n'en aurai guère le temps.

Il a trois heures par jour, à peu près, pour lire des journaux, écrire des lettres et des articles. Le reste du temps, il travaille à l'atelier, fabriquant des plaques d'automobile.

— Il est si difficile d'écrire en prison. Auparavant, je pouvais travailler dur pendant neuf heures, onze heures par jour, puis m'asseoir pour écrire. Ça venait tout seul, droit du cœur. Souvent, je n'avais pas une correction à faire dans un article. Mais maintenant, mot par mot. Il est si difficile d'écrire en cellule.

Nous en venons à parler du clergé. L'un et l'autre, l'aumônier catholique et le chapelain protestant ont écrit des articles et publié des déclarations contre lui. C'est démoralisant pour les autres prisonniers de voir un criminel condamné échapper ainsi, d'année en année, à la chaise d'exécution.

— Ils me haïssent parce que je suis athée, — dit Vanzetti. Si j'allais à eux, me faisant humble et leur disant : « Père, je me repens, donnez-moi, je vous prie, l'absolution » — ils m'aideraient.

Ils sont aussi mauvais avec lui que des docteurs avec un malade refusant d'accepter leurs médecines.

— A la fin, je demande à voir le Père Murphy. Il tremblait comme une feuille. Je demande à le voir pour lui dire : « Qu'est-ce que je vous ai fait que vous agissez contre moi de cette manière ? » Il tremblait comme une feuille et ne disait rien, rien que des douces paroles. Si j'étais un criminel, il voudrait sauver mon âme. Peut-être même que le cardinal intercéderait pour moi. Ils me haïssent parce que je ne suis pas un criminel.

En prison, une fois que vous êtes pris dans les pièges de la loi, le plus grand de tous les crimes c'est d'être innocent.

Le temps commençait à devenir court. L'heure serait bientôt écoulée. Et que pensait-il d'un compromis ? Si, à la suite du changement de front de personnalités respectables à Boston et de la campagne du Boston Herald pour une investigation impartiale de l'affaire, on lui offrait la grâce ou une commutation de peine ? Depuis l'affaire Mooney, c'est devenu la mode d'emprisonner un homme pour la vie si on ne peut lui trouver d'autre crime que celui d'être révolutionnaire.

— Dites-leur — prononce Vanzetti tranquillement et sans tremblement dans la voix — dites-leur que je refuserai toute demande de grâce, de commutation ou quoi que ce soit. Pourquoi le ferai-je, puisque je suis innocent ?

(Traduit de l'anglais.)

John Dos Passos.

«Le bon Ministre»

Tous les journaux ont parlé de la mistouffe dans laquelle est tombé un certain Monis qui fut sénateur et même, paraît-il, président du Conseil.

Je dis : « paraît-il », parce que peu nombreux sont ceux qui, même vaguement, se rappellent ce nom et se souviennent de cette présidence.

Par contre, pas un journal ne parle de l'aisance acquise par les hommes que les cupides du corps électoral ont fait entrer à la Chambre ou au Sénat : pas davantage on ne s'occupe des fortunes réalisées par les parlementaires dont les fluctuations politiques ont fait des ministres ou des présidents du Conseil.

Pourquoi tant de bruit autour de l'indigence — relative — du nommé Monis, et tant de silence autour de l'enrichissement — certain et absolu — des autres ?

...

Quand il est entré au Parlement, Monis était sans fortune. Il ne s'est donc pas ruiné comme ministre ; seulement il ne s'est pas enrichi au pouvoir. Quand il l'a quitté, il n'était pas plus riche que lorsque il l'a pris : c'est là ce qu'il y a, en l'espèce, d'exceptionnel et presque d'in vraisemblable.

Et c'est une sorte de miracle qui suscite l'attention et provoque un étonnement admiratif et compatissant.

Mais... les autres ?

Les autres ? Beaucoup d'autres, faisant de la politique une carrière et un trafic, ne s'y sont pas appauvris ; au contraire.

Ils y ont fait « leur bonheur ». Ils sont devenus des personnages d'importance : leur mandat leur a valu quelques honneurs sinécures, leur a procuré quelques spéculations avantageuses, leur a assuré quelques prébendes de choix et une notoriété riche de profits.

Séulement, c'est chose si courante, si générale, que nul ne songe à s'en étonner et personne n'imaginerait que le fait vaut d'être mentionné, voire qu'on s'y arrête.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, parlant de Monis qui n'a pas fait fortune quoique ministre, la presse bourgeoise s'écrie : « C'est la preuve que, contrairement à ce que pense le peuple mal informé, nos hommes politiques, même ceux qui seraient « le mieux placés pour s'enrichir, préfèrent à la fortune l'honneur d'exercer, avec une scrupuleuse probité, les hautes fonctions dont ils sont investis ! »

Mais non, chers confrères.

S'il y a, de loin en loin, un ministre qui reste pauvre ; si, en cherchant bien et en remuant de fond en comble le fumier parlementaire, on parvient à découvrir une perle du nom désormais fameux de Monis, c'est, puisque le cas de ce Monis est rarissime, qu'il est l'exception destinée, comme on dit, à confirmer la règle générale.

C'est la preuve formelle, indiscutable, que, dans la variété de bourgeois à laquelle il appartient, ce parlementaire constitue un phénomène aussi étrange que le fut dans la variété bourgeoise à laquelle il appartenait, le président Magnaud.

Le magistrat Magnaud était « le bon juge » : le président du Conseil Monis est, aujourd'hui, « le bon ministre ».

Et si l'Histoire transmet à nos petits-neveux la mémoire de ces deux phénomènes, elle certifiera à la postérité que, dans la première moitié de ce vingtième siècle, si fertile en prodiges de toutes sortes, il y en eut deux qui méritent une mention spéciale et brillèrent d'un éclat particulier : le bon juge et le bon ministre, ainsi qualifiés parce que tous les autres ministres et tous les autres juges furent des fripouilles.

...

Les gazettes les mieux informées annonçant qu'une pension de vingt-quatre mille francs va être attribuée à l'indigent Monis.

Je ne trouve pas la somme — bien que rondelette — excessive.

Qu'on prélève sur le budget 24.000 fr. par an destinés à assurer à cet octogénaire le pain de ses vieux jours, je n'y vois nul inconvénient : ce n'est pas cette dépense extraordinaire qui fera monter la livre.

Mais je sais qu'il y a, de par le monde, bon nombre de vieux travailleurs qui ne reçoivent qu'une retraite infime. Les uns ont cultivé la terre ; les autres ont construit des maisons ; d'autres ont fabriqué des meubles ou des machines ; et je les trouve beaucoup plus intéressants que cet ex-président du Conseil des Ministres.

Que, sur les ressources dont dispose la Nation, on prélève de quoi assurer à celui-ci une vieillesse à l'abri de la pauvreté ? Soit.

Mais n'est-il pas profondément inique qu'on refuse aux vieux travailleurs dont le labeur a enrichi la Nation de suffisants moyens d'existence ?

SEBASTIEN FAURE.

Tous les camarades disponibles sont priés de se trouver sans faute samedi soir, à 20 h. 30, 9, rue Louis-Blanc. Des milliers de tracts et d'affiches sont à prendre pour Sacco et Vanzetti.

Le premier pas vers la Justice

Nous apprîmes, avec stupeur, jeudi dernier, 10 courant, qu'un Conseil des Ministres venait de maintenir l'extradition d'Ascaso, de Durutti et de Jover et qu'un bateau devait les enlever, le 17, de notre sol « hospitalier ».

Au meeting de Bullier, l'indignation des milliers d'auditeurs fut à son comble lorsque Renauld fit connaître que la décision des Ministres avait été prise à l'unanimité. Une délégation qui eut la charge de mettre les chefs républicains Herriot et Painlevé devant leurs responsabilités fut immédiatement et unanimement désignée. Elle remplit le lendemain avec zèle sa mission.

Le samedi matin les trois prisonniers commençaient la grève de la faim et nous apprenaient leur tragique détermination par la lettre suivante :

Dépôt de la Préfecture, 13 février.

Chers camarades,

Comme notre dernière lettre le laissait prévoir, nous avons commencé, hier samedi, la grève de la faim.

Il est possible que le gouvernement français ne nourrisse à notre égard nul noir dessein, qu'il ait consenti à nous livrer à la police argentine sans avoir subi de contrainte de l'extérieur et que notre extradition soit seulement le fait d'une règle administrative immuable.

Aussi bien notre protestation est plus dirigée contre nous-mêmes que contre quiconque. Nous souhaitons seulement qu'elle aboutisse à garantir d'autres malheureux dans notre cas des pratiques actuelles d'extradition, qui, en se généralisant, annulerait pratiquement cette haute conquête morale : le droit d'asile.

N'allez point nous plaindre, surtout !

Ascaso, Durutti, Jover.

Toute la presse, pendant plusieurs jours, se solidarisa avec Ascaso, Durutti et Jover.

Enfin ! le Conseil des Ministres revint mardi matin sur sa première décision. Il annula le décret d'extradition et déclara qu'il allait donner des instructions pour que la loi d'extradition votée par le Sénat soit votée dans le délai le plus bref par la Chambre ; que cette loi aurait un effet rétroactif et que nos trois camarades bénéficieraient de ses garanties.

Silôt qu'ils connurent la nouvelle, les trois grévistes de la faim écrivirent ces quelques mots :

Infirmerie spéciale de Fresnes, le 15 février.

A tous ceux qui vièrent à notre secours, il y a quelques jours nous vous adressions une lettre désespérée, nous pensions n'avoir plus qu'à mourir.

Ce soir — un premier pas vers la justice étant accompli — l'existence nous paraît belle et nous espéons vivre ; nous nous alimenterons donc dès demain matin.

Merci infiniment à vous tous.

Ascaso, Durutti, Jover.

Est-il nécessaire d'ajouter — est-ce que ça ne se devine pas — qu'ils adressent, plus particulièrement, à leurs camarades d'idées, aux anarchistes, l'expression de leurs sentiments fraternels.

Le Comité International de Défense Anarchiste.

Nota. — Dès que Ascaso, Durutti, Jover seront libres — dans deux ou trois semaines sans doute — nous répondrons aux quelques critiques qui ont pu nous être adressées au sujet de notre campagne. Nous ferons juges les milieux anarchistes de ce qui a été accompli et nous leur demanderons si la doctrine anarchiste sort amoindrie de cette agitation.

COMITÉ D'ENTRAIDE

Œuvre de Solidarité pour nos prisonniers politiques et leurs familles

Grande Matinée Artistique et Théâtrale

le dimanche 20 février 1927, à 14 h. 30, Salle de l'Utilité Sociale, 94, boulevard Auguste-Blanqui (métro Glacière), avec le concours d'artistes du Théâtre National de l'Odéon et de poètes et chansonniers de la « Chanson de Paris ».

PROGRAMME

PREMIERE PARTIE

1. Ce qu'est « L'Entr'Aide », ce qu'elle doit être.
Causerie par Georges YVETOT
2. Le poète-chansonnier
Gaston-Maxime GOUTE
de « la Chanson de Paris », dans ses œuvres.
3. Mme LUCE ORLANDA
auteur-compositeur, dans ses œuvres.
4. Le poète-chansonnier
Pierre-Simon MEROP
de « la Chanson de Paris », dans ses œuvres.
5. Mme MACRY
violin-solo, Premier Prix du Conservatoire de Paris, dans :
a) Peer Gynt, Grieg ; b) Czardas, Monti ; c) Sérénade, Kubelik ; d) Souvenir, Drla.
6. M. CUSIN
du Théâtre National de l'Odéon, dans son répertoire.

SAGESSE

Comédie en 1 acte, de Ph. Fauré-Frémiet, interprétée par M. Aldebert et Mlle Verneuil, du Théâtre National de l'Odéon.

DEUXIEME PARTIE

1. Le poète-chansonnier
DOMINUS
de « la Chanson de Paris », dans ses œuvres.
2. Mme GINETTE
de la « Chanson de Paris » dans son répertoire.
3. Le compositeur
GUMERY
de « la Chanson de Paris », dans ses œuvres.
4. Le chansonnier
ELOI-BOUSQUAT
de « la Chanson de Paris », dans ses œuvres.
5. Mlle VERNEUIL
du Théâtre National de l'Odéon, dans son répertoire.
- 6.

LE BAISER

Comédie en 1 acte, en vers, de Théodore de Banville, interprétée par M. Cusin et Mlle Cazaux, du Théâtre National de l'Odéon.

Entrée : 5 francs, gratuite pour les enfants. — Rideau : 14 h. 30. Ouverture de la Salle : 14 heures.

La vente du Libertaire

ENCORE QUELQUES-UNS...

Allons ! ça marche assez bien ! Ne plaignons pas notre « Libertaire » qui en trois semaines a pu trouver un nombre respectable de dépositaires. Encore un petit coup de collier de la part des amis du « Libertaire » et la situation sera normale.

Amis sympathisants ! Faites-vous donc les dépositaires directs de votre journal où si vous ne le pouvez, prenez la peine de découvrir un kiosque qui consentirait à vendre le « Libertaire ».

Conditions : 0 fr. 35 l'exemplaire, invendus repris, règlement mensuel.

Adressez les noms, adresses des dépositaires avec le nombre d'exemplaires désirés à Pierre Odeon 72, rue des Prairies, Paris 20^e.

REGLEMENT MENSUEL

AUX CONTROLEURS ET DEPOSITAIRES
A la fin de chaque mois, tous les dépositaires recevront une fiche mensuelle de règlement. Le « Libertaire » y indiquera le nombre d'exemplaires fournis. Le dépositaire y indiquera le nombre d'invendus et la somme qu'il nous doit. Nous demandons aux « contrôleurs » amis de province de bien vouloir passer à chaque fin de mois, chez les dépositaires de manière à reprendre les invendus.

Dans les villes où n'existerait pas un camarade « contrôleur », le dépositaire devra s'en tenir aux indications portées sur la fiche et nous retourner les en-têtes des invendus.

la région sont priés d'être à 20 heures précises à l'entrée de la salle. Ne pas oublier la « chaussette à clous ». — Le Groupe régional.

Grand Meeting - Démonstration

POUR SACCO ET VANZETTI

pour tous les emprisonnés et contre la CONTRAINTE PAR CORPS

sous la présidence d'EMILE HUBERT, des Terrassiers

ORATEURS :

SEBASTIEN FAURE
H. TORRES
ODEON
et un orateur du C.D.S.

P.-S. — Les compagnons du groupe et de toute

Lisez bien ceci :

Pour donner toute son ampleur à la manifestation organisée, le vendredi 25, en faveur de Sacco et Vanzetti, « Le Libertaire » sera mis en vente, la semaine prochaine, dès jeudi matin.

Les camarades sont instamment priés de se le procurer, ce jour-là et de le répandre.

Le 25 Février, grande démonstration en faveur de Sacco et Vanzetti

Au fil des jours...

L'ART ET LA MANIÈRE... — LA MISÈRE NOIRE...
LA RÉVOLUTION PORTUGAISE. — FESSEURS FESSÉS.
SI QU'Y REVIENDRAIT !...

Du haut en bas de l'échelle sociale, tout est prostitution. Chaque homme est prostitué ou souteneur, ou les deux à la fois. Quand je dis chaque homme, c'est une façon de parler. J'entends que la femme peut également en revendiquer autant. L'ouvrier, l'employé du gaz, le facteur, le vidangeur, au métier si utile, etc., sont des prostitués au même titre que la malheureuse qui vend « ses faveurs » au tourneur de la rue sombre. Ainsi que le dit la maxime célèbre à prétention anarchiste : « Qu'on prostitue son cerveau, son bras, ou son bas-ventre, c'est toujours la prostitution et l'esclavage. » Des « brutes travailleuses », tout en s'apitoyant sur le sort des malheureuses victimes du milieu social qualifiées « filles de joie », considèrent que le métier qu'elles n'ont pas toujours choisi et qu'elles font pour vivre est quelque peu avilissant et grandement susceptible de les conduire à toutes les déchéances physiques et intellectuelles. Il paraît qu'il n'en est rien. Il y aurait même des cas où la prostitution — celle du bas-ventre, bien entendu — peut être un excellent moyen de « débrouillage » pour « une femme intelligente, coutant poursuivre des études ou amasser un pécule en vue de faire quelque chose qui la libérera » ?...

Naturellement il y a des moyens à employer et des précautions à prendre par la « femme intelligente », fille de parents trop pauvres, peut arriver, par cette voie, à devenir dentiste, ou professeur, ou sage-femme, ou écrivain, ou actrice, etc., etc. Sans compter que rien ne l'empêche de catéchiser le bourgeois, et, après lui avoir détesté le portefeuille, de lui glisser en échange un exemplaire du journal de réalisation individualiste dans lequel sont exposés « l'art et la manière » de faire la rapace, tout en ayant l'air de faire autre chose.

De bons et prudes camarades se sont émus, et auraient désiré que les anarchistes révolutionnaires se séparassent nettement des propagandistes de théories qui peuvent avoir sur les jeunes compagnes des effets désastreux.

Je crois, pour ma part, qu'il n'est pas besoin de répondre à des exposés qui démontrent suffisamment par eux-mêmes qu'il ne peut y avoir rien de commun, entre le débrouillage individuel que pratiquent si bien les bourgeois, et notre doctrine communiste-anarchiste qui tend à rendre impossible tout salariat, toute prostitution.

A l'heure où j'écris ces lignes (air connu), je ne sais si le Gouvernement, faisant droit aux protestations des journaux de gauche, interdira ce « bal de la Misère noire », annoncé pour le jeudi 17 février au Théâtre des Champs-Élysées. Pour assister à cette soirée, remarquable à plus d'un titre, il fallait s'habiller en clochard, avoir l'air aussi famélique que possible, et moyennant 100 francs d'entrée, il était loisible d'admirer des innovations chorégraphiques inédites : Ballets des Poux et des Pimples. Le tout est d'une fantaisie charmante. La danse devant le buffet des vrais pauvres coïncidant toujours avec la dégustation des repas.

Or, cette fois, les gars ont voulu se faire copieusement de la pauvre queue de ceux qui, habituellement, dansent de froid devant le journal éteint, et dont les loques couvrent de pauvres corps déprimés par la faim. Le multimillionnaire Rolf de Maré ainsi que l'aristocrate tsariste patronnant cette joyeuse farce. Tous les embourbés de la capitale étaient invités à participer à cette bacchanale immonde, pour le plus grand profit de quelques émigrés russes cachant leur parasitisme équivoque sous la désignation d'artistes peintres.

Cela, des artistes ? C'est à venir !... Je mentionne toutefois que des feuilles aient eu bon de demander au Gouvernement d'empêcher cette insulte à la vraie misère, celle qui, en ce moment, s'abat sauvagement sur tant de foyers ouvriers. Le Gouvernement n'a, lui, aucune raison d'empêcher les riches de se moquer des pauvres. Je suis même persuadé qu'il aura trouvé cela très rigolo, et qu'il aura placé aux alentours du Théâtre des Champs-Élysées un nombre respectable de policiers chargés de défendre, à l'occasion, tous ces crève-la-faim à la manqué. Car, il y a des précédents. Ce n'est pas la première fois que les bourgeois défilent et se frottent le nombril au nom de la misère humaine, et sous le généreux prétexte de la soulager. Ce qui aurait été beau, je dirai même sublime, c'est que tous les chômeurs de Paris, tous les clochards, tous les vrais misérables, se soient rendus, la trigue à la main, à ce bal de la pureté et aient administré aux mâles, si l'on peut dire, et à leurs jumeaux, à toute cette cohue de tapés, de tapettes, d'aristos cocainomanes, à toute cette pourriture, la rossée mémorable qui leur aurait fait comprendre qu'en toutes choses, il y a des limites qu'il est dangereux de dépasser.

Espérons que ce ne sera que partie remise.

La révolution portugaise est terminée. Le gouvernement a triomphé. Des centaines de morts, d'innombrables blessés, des quartiers de Porto et de Lisbonne détruits, tel est le bilan de cette dernière aventure sur laquelle les journaux brodent et remplissent leurs colonnes des impressions de leurs envoyés spéciaux. Il est peu probable que l'on sache jamais les véritables causes de cette lutte entre militaires pour le pouvoir. Certains qui se prétendent mieux informés, accusent Moscou d'avoir financé ce mouvement. Cela devient une habitude. Que ce soit au Maroc, en Chine ou ailleurs, c'est l'or de Moscou qui suscite et permet à tous les nationalismes de livrer bataille. Moscou est donc bien riche ?... Il y a vraiment des exagérations qui ridiculisent suffisamment leurs auteurs pour que nous ne nous appesantissons pas sur elles. Il apparaît, à la lecture des diverses

feuilles, que cette dernière « révolution » fut impopulaire et que c'est là qu'il faut chercher la cause de son échec. Je comprends facilement l'indifférence du peuple portugais. Comme nous le disions dans la manchette de notre dernier numéro, seule mérite le qualificatif de révolution, l'action qui consiste à détruire l'Etat et non en constituer un nouveau sur les ruines et le sang accumulés.

Nous espérons que le peuple portugais, ainsi que celui de Chine et d'ailleurs, comprendront que ce n'est pas la peine de risquer une vie, trop précieuse, bien que misérable pour installer au pouvoir un général, au lieu d'un autre, et que la révolution libératrice est la seule qui mérite qu'on s'y attache, et avec d'autant plus d'ardeur, que le but qu'elle se propose, est de mettre tous les gouvernants et candidats au pouvoir, hors d'état de nuire.

Il n'existe aucun gouvernement, aucun Etat qui mérite de se sacrifier à sa défense, quelle que soit sa couleur dans l'arc-en-ciel politique.

Le nommé René Benjamin, dans une série d'articles parus dans l'Avenir s'est révélé un insoufflant de la classe ouvrière, d'un cynisme analogue à celui de Léon Daudet, lequel ne perd pas une occasion de lui tresser des couronnes. Sa fureur maladroite se porta plus particulièrement sur les instituteurs syndiqués qu'il traita copieusement d'ânes, d'aliborons vides et solennels, de crétiens, de pédants, etc., etc. Les institutrices, elles, se voyaient gratifiées des épithètes de : gales, maboules, hystérie-laitiques et autres aménités.

Dans l'Avenir du 6 octobre 1926, le Benjamin leur décochait : « ... Vous êtes redoutables et intolérables, puants et dignes d'être fessés ; mais il faut se décider à vous fesser », etc.

S'adressant à la classe ouvrière en général, le même fou furieux et dans le même journal proclamait : « La société est actuellement encombrée de salopiaux, de goujats du travail en toutes sortes de travaux, qui ne savent rien, mais qui, en échange de leur néant et de ce qu'ils gâchent par leur incapacité, exigent avec insolence de forts salaires et des avantages sociaux. »

Il y avait, certes là, de quoi exciter l'enthousiasme des super-révolutionnaires de l'Action Française, de tous les parasites sociaux qui ne perdent jamais une occasion de manifester leur mépris de ceux qui concourent à assurer leur luxe insolent.

Avec l'appui des camelots du roi, et continuant dans la solidité de leurs canons plombés et de leurs rigoles, l'insoufflant du peuple pensait parcourir impunément le pays et continuer par la parole une propagande si bien commencée par l'écrit.

Mais lui en prit-il ? A Nancy et dans d'autres villes il ne put parler. A Bordeaux, il fut conspué. A Saint-Etienne le sang coula et le fessier n'échappa à la fessée, qu'il promettait aux autres que par une fuite précipitée.

Voilà un exemple qui mérite d'être médité et suivi. René Benjamin comme tous ceux qui n'ont dans la bouche que des paroles de haine pour la classe qui travaille, et qui lutte pour l'amélioration de son sort, réfléchiront sûrement aux dangers qu'ils courent s'ils savent trouver devant eux la volée de bois vert, salutaire et méritée.

Saluons, en attendant, cette première réaction populaire qui est de bon augure.

L'ambassadeur du pape, un certain Maglione a donné le samedi 12 février, une grande réception à laquelle assistaient, disent les journaux, près de deux mille personnes. Tout le gratin de la république y était représenté. M. Herriot y avait envoyé sa dame. M. Briand avait délégué Mme Philippe Berthelot ; le maréchal Foch et le général de Castelnau, les pères Janvier et Doucœur symbolisant l'alliance de plus en plus étroite du sabre et du goupillon. L'Eglise, l'Armée, la Finance et la Politique y avaient ses représentants les plus représentatifs.

La France, redevenue, grâce à son excellence locarnienne Aristide Briand, l'enfant chérie de l'Eglise. Le champagne pontifical coula à flots pour la plus grande gloire de celui qui fut, suivant Barbusse, l'ennemi de tous les justes et le précheur de toutes les révoltes.

« Si qu'y reviendrait !... » disait Riclus. En vérité, il ne manquait que lui. Mais qu'aurait-il fait contre tous ces machands ? Les flics l'auraient cueilli comme un vulgaire anarchiste. Cloué, plus solidement que jamais sur une nouvelle croix, il aurait enfin compris, qu'il y a temps pour tout, même pour les résurrections et que l'époque des miracles est définitivement close.

PIERRE MUALDES.

LA REPRESSION DE L'ANARCHISME
EN RUSSIE SOVIETIQUE

Un volume de 140 pages, qui sera laissé à nos lecteurs au prix de 4 fr. franco 4 fr. 75.

ABONNEZ-VOUS !
RÉABONNEZ-VOUS !

De tous les moyens, le meilleur pour soutenir le « Libertaire » est encore l'abonnement. Abonnez-vous donc ou réabonnez-vous ! Ah ! si tous comprenaient et voulaient, nous en aurions fini de « taper » et d'être sur le qui-vive.

Adressez les fonds au chèque postal Pierre Odeon 950-32 Paris.

ABONNEMENTS AU « LIBERTAIRE »

FRANCE	ÉTRANGER
Un an... 22 fr.	Un an... 39 fr.
Six mois... 11 fr.	Six mois... 19 fr.
Trois mois... 5 fr.	Trois mois... 9 fr.

Chèque postal : P. Odeon 950-32

Sur la Plate-forme

Nos camarades russes n'auront pas été vexés par « le style à la française » employé la semaine dernière dans notre « Libertaire ». Ce qui compte pour eux, comme pour nous, ce sont les idées émises et non les leçons qui ne résolvent rien.

Le grand fort de la Plate-forme, c'est d'avoir lancé un pavé dans la mare « philosophique » en touchant particulièrement des problèmes qui, jusqu'ici, avaient été pour le moins délaissés. A chaque fois que des anarchistes tentent quelque chose de pratique, ils sont accusés de toucher aux sacro-saints principes.

En l'occurrence, les mystiques en matière de négation n'ont rien à reprocher aux mystiques de la Sainte Ecriture... russe, puisque russe il y a...

La Plate-forme, accusée sans preuves de vouloir bolcheviser l'anarchisme, ouvre des aujourd'hui une discussion générale des plus intéressantes pour l'avenir du mouvement organisé de l'anarchisme. Elle n'est pas présentée comme un chef-d'œuvre auquel aucune retouche ne serait à faire ; son texte, ses propositions ne sont nullement définitifs.

Nous amis russes proposons, et le mouvement international anarchiste-communiste, « dans un Congrès, par exemple », disposera.

Ce qu'il faut dès aujourd'hui, c'est que les groupes et organisations examinent attentivement la Plate-forme, qu'ils en discutent les principaux points et qu'ils en déduisent leur position. L'expérience des révolutionnaires russes, « argument péremptoire pour ceux qui s'adaptent avec plus ou moins de répugnance aux méthodes de discipline et d'action d'ensemble », sera pour nous d'une grande utilité, un point d'appui même dans nos batailles futures.

Qui peut nier, en effet, la force de l'expérience ?

La Plate-forme, sur son plan destructif, rallie sûrement tous les anarchistes-communistes. Sur le plan constructif, des résistances sont à craindre et particulièrement en ce qui concerne la défense révolutionnaire. Nous parlons, naturellement, des résistances de nos camarades partisans de l'organisation, celles des autres, devenues habitudes, ne comptent pas pour nous et n'influenceront pas sur les décisions de nos organismes.

Dans un précédent article, nous avions écrit que la plate-forme était un complément indispensable à la brochure de Bastien ; celle-ci se préoccupant particulièrement du problème économique, celle-là plus particulièrement du problème de la défense pendant la Révolution.

Ces deux brochures apportent des arguments pratiques dont l'anarchisme avait rudement besoin. Il ne s'agit pas de révisionnisme, il s'agit tout au plus de précisions indispensables. Si les principes sont immuables, les conditions de lutte subissent inévitablement des changements, profonds. Le problème de la défense, comme beaucoup d'autres, subit l'influence des événements. Si, hier, les francs-tireurs suffisaient dans l'insurrection, aujourd'hui il n'en est plus de même. Le perfectionnement de la technique militaire, les moyens puissants dont disposent les forces d'autorité, sont une menace réelle et une barrière à tout mouvement d'émancipation et de révolte.

A la force armée organisée de la bourgeoisie et de l'Etat, nous serons dans l'obligation d'opposer, aux jours de la Révolution, les forces armées et organisées du prolétariat.

Nous espérons que pas un seul camarade n'a la naïveté de croire que les privilégiés se laisseront déposséder par la seule persuasion, nous espérons encore que pas un camarade n'a songé, ne songe un seul instant qu'une Révolution, si violente qu'elle, mettra la société nouvelle à l'abri de retours offensifs.

La Plate-forme, tenant compte les réalités, propose un système de défense que nous prenons en considération : l'organisation de forces armées ouvrières et paysannes sur le principe du Volontariat.

Quels anarchistes se refuseraient à participer à ces forces armées ? Lesquels ne désiraient pas être à l'avant-garde du mouvement de défense et de protection ? La proposition de la plate-forme est anarchiste, car le principe du Volontariat l'est. L'organisation armée, inévitable et indispensable, est donc envisagée.

Quels insensés en nieraient l'utilité, quels insensés pourraient supposer un seul instant qu'une ville insurgée, comme Paris, par exemple, pourrait dormir tranquille aussitôt le chambardement accompli ? Il faudra, n'est-ce pas, qu'à chaque point stratégique, des ouvriers armés veillent et soient prêts à résister, à donner l'alarme en cas d'un retour offensif d'éléments réfractaires.

Ces postes sur le qui-vive sont naturellement l'organisation armée, et ces postes pour le besoin de la stratégie doivent être reliés entre eux. Et c'est là, à tout un pays, et vous savez ce que d'anciens appellent l'« armée noire ». Ce principe de la défense relève, bien entendu, des besoins des premiers jours. L'organisation armée d'une partie des travailleurs permettra l'organisation, dans la paix, du système économique.

Armée provisoire, diront en ricanant, les adversaires du mouvement collectif. Non ! nécessité impérieuse, répondrons-nous.

Où alors que l'on nous propose autre chose. Combien de temps durera l'existence de l'organisation armée ?

Juste le temps nécessaire à l'établissement normal des rouages de la société.

Après ? Les conseils de fabriques, d'usines, de métiers, la commune, en un mot, pourra organiser dans son sein les conseils de défenses armées qui seront composés de travailleurs, sur le lieu même de leur travail. Des associations d'ouvrières pourront se transformer, d'un jour à l'autre, en organisation de défenses armées-locales nationales ou internationales, si les circonstances l'exigent. La technique mettra debout, en ensemble parfait, prêt à toutes éventualités. Dans un article, nous ne pouvons examiner les questions de détails qui ne relèveront d'ailleurs que des nécessités d'aujourd'hui. Nous nous contentons simplement de préciser nos pensées et d'admettre une responsabilité commune sur les lignes générales de nos conceptions.

Si nous étions des partisans « du moi »,

La Bête se réveille

Révoltez-vous ! inconscients, crédules, quittez la nuit où vous plongez les yeux !

Un ami m'envoie, pour le commenter, un plaisant écho coupé dans quelque revue catholique.

Sous le titre : « Un député-maire consacre sa commune au Sacré-Cœur », on lit un texte effarant d'agressive stupidité, véritablement digne de figurer comme échantillon au Musée de la Stotie humaine.

Oyez plutôt :

« Le 12 septembre (1926), M. de Baudry-d'Asson a consacré au Sacré-Cœur la commune de La Garnache (Vendée) dont il est maire. Après l'investiture, le député-maire a lu une très belle consécration dont voici un extrait :

« Cœur Sacré de Jésus, agissant comme

maire et au nom du Conseil municipal, je

vous consacre officiellement la commune

de La Garnache.

« Nous reconnaissons que vous êtes

le souverain Maître de toutes les nations,

et particulièrement de la France, la Fille

aimée de votre Eglise. Nous savons que

vous seul, ô divin Cœur de Jésus, pouvez

donner aux peuples la justice, le bonheur,

la vraie paix. C'est pourquoi, autant qu'il

est en notre pouvoir, nous protestons contre

l'athéisme officiel de la France et nous

appelons de tous nos vœux votre règne

bienfaisant sur notre chère patrie.

« Nous déclarons que vous êtes seul le

vrai roi de la France. Nous désirons que

bientôt notre pays se consacre officiellement

à vous, que l'image de votre Cœur, ô

Jésus, soit placée sur le drapeau national.

Alors, vous réaliserez vos grandes promesses

d'amour et de miséricorde... »

Ainsi soit-il.

..

J'ai dit de cette allocution qu'elle semblerait plaisante. Lecture faite, vous avouerez qu'elle est susceptible, en effet, de provoquer le fou rire.

Admirez tout d'abord avec quelle habile simplicité cette sanglante horreur qu'on appelle le « Sacré-Cœur de Jésus » est montée en épingle par notre Baudet-d'Asson. Il lui cause familièrement, lui tape l'oreille comme je vous frapperai l'épaule, lui chatouille le ventricule au nom du Conseil municipal, lui palpe les valves au nom de la France. Il l'accapare par des flatteries : « Mon petit Cœur par ici ; mon sacré Cœur par là ; à toi, La Garnache, mon beau Cœur. » Enfin, ô miracle des miracles, il le fixe sur le « drapeau national », lequel — vous le savez, sans doute — pourrissait jadis sur le fumier où l'avaient planté les mains hardies de Tatave Hervé.

« Cœur Sacré, je te baise — Jésus, mon divin maître, je t'embrasse — Cœur de Marie, je t'adore — Vierge immaculée, je te vénére. » A quand le culte de la Reine sainte Pierre ou celui des Cornes à saint Joseph ? Tudieu ! comme dirait mon voisin l'adjoint, la Religion est une bien belle chose !

N'est-ce pas ton avis, Banly-Masson, maire de La Garnache, Baudet-Desang, député de toutes les Chouanneries, Fauvry-Nossant, premier crétin du royaume de France ?

..

Hélas ! Il n'est pas de rose sans épine, point de gaieté sans tristesse. Notre ironie, en s'exerçant sur les pitiétés, les menteries, les clowneries des sages du catholicisme, s'accompagne d'une profonde amertume.

Car il en est ainsi... Au vingtième siècle, après des lustres de civilisation, dans le pays de Voltaire, de la Révolution, des sans-culottes, le Credo a remplacé la Carmagnole.

On croyait au prochain triomphe de la pensée libre : le catholicisme reprend victorieusement l'offensive. On escomptait un combat acharné entre les forces du passé et les hommes de progrès : ceux-ci ont capitulé aux premières sommations.

Les partis qui s'intitulent pompeusement d'avant-garde ont, en France du moins, abandonné la lutte contre l'Éternel ennemi religieux pour courir plus vite vers le pouvoir politique. Les grands journaux, ceux qui s'élevaient d'habitude « de gauche », se taisent. C'est la consigne.

Et pourtant...

Le Parti noir est fort ; il menace ; il se fait audacieux plus que jamais. Devant lui, barant sa route, la seule poignée des compagnons libres-penseurs et anarchistes.

La bataille sera dure !

En reproduisant l'écho suscit, j'ai souligné, intentionnellement, deux passages caractéristiques qui viennent précisément confirmer mes appréhensions.

Il va sans dire que je n'attache aux propos — au galimatias, veux-je dire — du Vendéen Baudry-d'Asson, qu'une importance fort relative. Ils méritent tout au plus d'être mentionnés dans la mesure où ils traduisent la pensée du Christianisme romain.

Quand ce « consacré-député », prétend reconnaître en Jésus « le souverain Maître de toutes les nations », il est de toute évidence que sa pensée est parfaitement orthodoxe. Les Machiavel du Vatican ne sauraient la renier ; elle explique, trop bien leurs actuelles évolutions.

Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner les faits ; ce que nous allons faire au cours d'une instructive promenade à travers le monde.

Commençons, si vous le voulez bien, par la France. Notre « bien-aimée patrie » possède actuellement un Gouvernement à prétentions démocratiques et à masque pacifiste : c'est, suivant Baudry-d'Asson, le

..

nous ne perdrons pas notre temps à discuter la plate-forme, nous laissons nos Russes avec leur salade organisationnelle, avec leur mysticisme, mais, étant anarchistes-communistes, nous nous rangeons aux côtés de ceux qui tentent de concrétiser nos principes en les adaptant aux réalités.

PIERRE ODEON.

Chronique antireligieuse

pays de « l'athéisme officiel », lequel, hâtons-nous de le dire, n'a rien de commun avec l'athéisme tout court. Pour se concilier les bonnes grâces des souteneurs de Marianne, le Vatican multiplie les gestes symboliques qui semblent autant de marques d'approbation : citons la bénédiction de la comédie de Bierville, la béatification de saint Aristide Briand, l'excommunication des domestiques du descendant de Guinelle : Jean III, le bien-aimé.

Autre pays, autre décor. En Allemagne, la farce papiste se joue d'une façon inverse. Sous la pression de Pie le Onzième, le Bloc noir-bleu vient de se constituer. Marx, Stresemann, Westarp se donnent une grimace accolée sous l'œil paternel du vieil Hindenburg. Il ne s'agit rien moins que de réconcilier pour une politique intérieure d'action religieuse les deux grandes fractions du Christianisme germanique : catholiques et luthériens.

En Italie, pays béni du cabotin Nérone, deuxième du nom, Sa Sainteté n'hésite pas à sacrifier la tendance dite « populaire » du coléon don Sturzo aux fureurs musoliniennes, afin d'obtenir le Christ dans les écoles, la mort de la Maçonnerie, l'effacement de la pensée libre.

Par contre, au Mexique, le Gouvernement sent le fagot. Le président Calles n'a-t-il pas la prétention de modeler son action sur celle du « petit père Combes » de célèbre mémoire ? Cela est intolérable. Aussi voyons-nous Pie le tiaré et tous les sous-Pi-Pi du Vatican, invoquer Dieu et ses foudres contre le peuple mexicain qui n'en peut mais. « Crois ou crève ! » Tout Rome est dans cette phrase.

France, Allemagne, Italie, Mexique, la liste est, je pense, suffisante pour que nous puissions tirer ensemble une conclusion.

Nous avons, à vol d'oiseau, parcouru les contrées les plus diverses physiquement et politiquement parlant ; notre examen aboutit toutefois à une même constatation, qui est la suivante :

La Papauté n'a nullement abandonné son rêve moyenâgeux de domination universelle. Ne pouvant désormais prétendre se substituer aux gouvernements dans l'exercice de leurs exécrables fonctions, elle entend du moins se réserver, de connivence avec ceux-ci, la direction spirituelle de l'humanité.

En présence de cette situation, notre attitude sera nette. Adversaires résolus de toute autorité, tant dans le domaine social qu'au point de vue moral, nous combattrons à la fois le nationalisme gouvernemental et le catholicisme romain.

Eclairés par les leçons du passé, nous connaissons les dangers que font naître les combinaisons des jésuites. Les intrigues vaticanes sont des risques permanents de conflits. Comme le faisait remarquer tout récemment Léon Blum dans le quotidien socialiste : « ... quelle redoutable inconnue représentent, dans la politique moderne, ces partis à base purement confessionnelle, reliés à l'autorité universelle de Rome !... »

Il est vrai. Aussi lutterons-nous avec énergie contre la religion et la prêtraille, certains qu'aucun homme de bon sens ne souscrira aux billevesées d'un Baudry-d'Asson quand il prétend : « Le règne de Jésus peut seul nous donner la paix. »

Dans un prochain article, nous examinerons ce que signifie la seconde affirmation de notre Baudriche vendéenne : « Le Christ, seul roi de la France. »

Et ceci nous conduira à d'importantes conclusions.

JOSEPH CHAPIN

Jésus par Henri BARBUSSE

Intéressera tous les anarchistes
Franco : 12 francs

Les fortunes scandaleuses

Nous voilà approximativement renseignés sur la fortune du grand industriel américain : Ford !

Ce roi de l'automobile possède, paraît-il, un nombre formidable de millions et même de milliards.

Il n'est pas le seul. On compte, de par le monde, une poignée de milliardaires. Chacun d'eux a bâti sa fortune dans l'exploitation en grand d'un produit de première nécessité.

On peut, à l'heure actuelle, dire que tout ce qui est nécessaire à la production, aux transports, c'est-à-dire à l'existence des nations et, par conséquent, des populations qui couvrent le globe, est à la merci de cette infime minorité de capitalistes riches, leurs mains les richesses mondiales et l'outillage universel.

Ces accapareurs sont les maîtres du monde, par le fait seul que tout leur appartient. Ils font et défont les Gouvernements, au gré de leurs intérêts.

La possession de tous les moyens de production et de transport leur assure la faculté de déclencher la guerre, de provoquer la famine et de faire ce qui leur plaît, tout ce qui leur convient et rien que ce qui leur agré.

Tous les autres hommes ne vivent, ne pensent, ne travaillent, ne mangent, ne s'abritent que dans la mesure où il plaît à ces souverains absolus que leurs contemporains soient logés, mangent, travaillent, pensent, vivent.

C'est une indignité. Mais cela est.

C'est l'abrutissant et fatal du régime capitaliste. Et c'est une des multiples raisons pour lesquelles les anarchistes sont résolus à abolir ce régime et l'Etat qui le protège.

EN PROVINCE

AIMARGUES

Samedi 5 février, le Groupe d'Etudes Sociales avait organisé, dans la salle du Café des Lices, une conférence contre la guerre. Environ 150 personnes avaient répondu à notre appel. Ghislain, de l'U.A.C., donna à l'assistance, les détails de cette barbarie qu'est la guerre et les résultats qui en découlent.

La guerre n'est profitable qu'aux gros industriels et financiers, vautours rapaces et à la haute bourgeoisie, qui prennent soin de se mettre à l'abri des coups. Quant à nous, ouvriers et paysans, la guerre nous est tout à fait néfaste et l'homme tombe à ce moment aussi bas que peut l'être la bête. Irréductible, il marche parce qu'on le commande et commet les pires lâchetés.

L'orateur fit appel aux mères, aux jeunes filles, qui, hélas ! étaient peu nombreuses ce soir-là.

Il donna en exemple les réfractaires, étres conscients, réfléchis, ayant foi en leur personne. Ceux-là, dit-il, se font les disciples (les vrais) de celui qui disait : « Tu ne tueras point » et de la formule évangélique : « Aimez-vous les uns les autres ».

Il nous échauffa entre autres le cas de notre camarade Lecoin qui refusa de participer à la boucherie de 1914-1918, de Romain Rolland, etc. La société marquée nous présente ces hommes (objecteurs de conscience) comme des fous, des lâches, alors qu'ils travaillent pour la paix et la fraternité des peuples.

P. Jourdan.

BREST

LE CHOMAGE

L'évaluation exacte ne serait pas aisée. A diverses reprises la Bourse du Travail Unitaire avait convoqué à la Maison du Peuple, les chômeurs de toutes corporations. Ceux-ci, peu nombreux, constituaient un Comité dont les membres furent invités à se faire inscrire à la Mairie, soit pour toucher un secours, soit pour obtenir du travail.

Naturellement, avant de palper le montant de ce secours, il y a d'abord enquête sur les intéressés, et ensuite démarches. Pendant ce temps, les chômeurs et leurs familles, peuvent attendre le macadam et faire une rentrée de boutiques. Pensez-vous, est-ce que ça compte des chômeurs pour les repas et leurs larbins des pouvoirs publics. Allons donc !

D'ailleurs, ils viennent bien de le prouver. Jeudi 10 février, les chômeurs étaient réunis dans la salle des spectacles de la Maison du Peuple au nombre d'environ 150. Le secrétaire de la Bourse Unitaire les tint au courant de la situation. Puis ils décidèrent d'envoyer une délégation près du maire pour lui faire savoir que l'attente en un travail ou un secours (chimeriques) n'était pas une solution lorsqu'on loge le buffet est vide. Avant de sortir, le secrétaire de la B. U., Bloch, invita les chômeurs à manifester avec calme et ne pas répondre aux provocations de la B. U.

Propos fort modérés, dira-t-on et d'une grande sagesse ! Soit, car conseiller à 150 copains de charger autant, si ce n'est plus de brutes policières, ont été folles. Mais pourquoi faut-il que ces paroles dignes du plus pieux réformisme, fussent prononcées par un « révolutionnaire » extra par du bolchevisme, car ces derniers sont toujours farouchement reprochés aux confédérés réformistes, de chasser l'énergie des masses ouvrières par leur modernisme ?

Bref, lorsque cent mètres après leur sortie de la Maison du Peuple, le petit groupe de chômeurs voulut se diriger vers la mairie, tous les passages étaient barrés par la fillette sous les ordres du sous-maire.

Le même leçon se dégage invariablement en pareil cas. Lorsque après avoir trépidé pour le patronat, il vous arrive d'être flanqué à la rue par celui-ci, si la fantaisie vous prend de vous unir à d'autres sans-travail et de prétendre exiger « bien timidement » le droit à l'existence, immédiatement, se dressent menaçante la valétaille prélectorale ou sous-prélectorale avec ses menues de chiens hargneux prêts à dériver à coups de crocs les gueux qui n'ont qu'un tort, avoir faim !

Toujours attention bêtes hargneuses et vous valez, car dit-on, quelquefois « la faim fait sortir les loups du bois ».

LILLE

UN CAMARADE DUPRIEZ

Notre camarade Jules Dupriez, d'Hellennes, près de Lille, vient d'être enlevé, quelques heures et dans d'atroces souffrances à l'âge de 35 ans.

Les camarades qui l'ont connu savent combien la vie de ce militant fut mouvementée. En 1912, il préféra l'exil à la caserne. Il y a quelques années il fut arrêté comme insoumis et condamné comme tel. Etant sur le point d'être libéré de la servitude militaire, il vient de mourir à Metz.

Prévenu trop tard, ses parents n'ont pu assister à temps tous les compagnons du transfert de son corps à Hellennes, où il fut inhumé civilement dimanche 13 février.

Que tous les siens reçoivent des libérateurs de Lille, d'Hellennes et environs leurs sincères condoléances.

O. D.

SAINT-ETIENNE

L'ACTION ANTIFASCISTE

Réactionnaire imbécile et grossier, René Benjamin, invité par les camelots du roi, prétendait parler impudemment à Saint-Etienne, après le fiasco d'Angers, sur les instituteurs syndicalistes. Les trois Syndicats de l'Enseignement, relevant la provocation, invitèrent la plupart des groupes d'avant-garde et les Syndicats à l'organisation d'une contre-manifestation, et appel fut lancé à la classe ouvrière.

Elle répondit honorablement.

Lundi 7 courant, à 19 h. 3/4, des milliers de manifestants, venant de la Bourse du Travail, arrivèrent devant la salle de réunion dans laquelle les fascistes de toutes nuances devaient se réunir en foule à 20 h. 30. Cent individus à peine y avaient pénétré déjà, aucun autre ne devait rejoindre les 3.000 places vides qui restaient encore. Les barreaux policiers gardèrent les abords des portes pour contenir la foule ouvrière grossissante sans cesse ; les camelots s'étaient terrés, baissant les rideaux de fer, et, des fenêtres de l'étage, ils se permirent de jeter la masse pendant que quelques-uns prétendaient pénétrer dans la salle de réunion. Ils reçurent une leçon méritée, particulièrement pour Boudet, président de la Chambre patronale pour Boudet, fasciste de combat. L'ambulance les conduisit

à l'hôpital, et, par des issues cachées, dans les rues de derrière barrées par la police, loin de la masse ouvrière grondante, les autres quittèrent la réunion.

Les anarchistes stéphanois se retrouvèrent une fois de plus nombreux sur le terrain de l'action. Ils font remarquer, en passant, que le groupe libertaire n'avait pas été convoqué à l'organisation de la manifestation. Ils s'y trouvèrent néanmoins, on les a bien vus, bien entendus, leur besogne a bien compté.

En somme, soirée antiscandale excellente, action vigoureuse de la foule mais mauvaise compréhension de la réussite de la manifestation qui devait absolument empêcher la parole au calomniateur.

Une quarantaine de camelots du roi de Saint-Etienne et ceux mobilisés alentour, malgré leurs cannes plombées, leurs Brownings, leurs casse-tête et couteaux, eurent les arguments solides de la force ouvrière. La leçon leur sera particulièrement cuisante. Nous leur conseillons de s'en souvenir toujours s'ils ne veulent pas être mieux corrigés.

Les révolutionnaires doivent les accueillir de même façon partout, et les étudiants d'avant-garde du quartier latin, hier encore assommés par ces gens, doivent savoir qu'on ne se défend pas contre eux par des ordres du jour mais par l'action directe impitoyable.

TOURS

L'AFFAIRE DE LA RUE JULES-MOINAUX

Ces jours derniers, ont découvert mort dans la rue Jules-Moinaux, un bébé de 10 à 12 mois. Après autopsie, le médecin-expert déclara que la mort remontait à quelques heures seulement, et que l'enfant était mort frappé de froid.

Depuis, la grande presse mène un grand tam-tam autour de cette affaire.

On finit par arrêter la mère coupable, une jeune fille de Saint-Aignan, âgée de 21 ans, pupille de l'assistance publique. Elle fit des aveux et déclara que, ne pouvant payer les mois de nourrice de son bébé (170 francs) et sa chambre 50 francs, avec les 8 francs qu'elle gagnait quotidiennement ; et que l'enfant lui ayant été rapporté par la nourrice à qui elle devait déjà plus de 500 francs d'arriéré, l'idée lui était venue d'abandonner son petit.

Elle prit donc le train, vint à Tours et, après avoir séjourné un peu, décidait de le déposer dans cette rue sombre, espérant que quelqu'un le trouverait, en prendrait soin et ne songeant que le froid pourrait le tuer.

Notre bonn presse, bien pensante, lança. Mais, au fait, cette jeune fille était elle-même mère indigne, etc., et déclara à tous échos qu'elle aurait dû le mettre à l'assistance publique.

Mais, au fait, cette jeune fille était elle-même de l'assistance publique, devait connaître, mieux que quiconque les rigueurs de cette institution et peut-être ne désirait-elle pas que son petit lui subisse.

Quant à nous, nous n'irons pas accabler cette pauvre malheureuse, mais plutôt à plaindre qu'à blâmer et qui n'est victime que d'une mauvaise éducation.

En recherchant les causes de cette triste affaire, nous sommes obligés de déclarer que c'est la société qui est la principale responsable et qui a pu éviter à Germaine Seguin d'abandonner son bébé, en lui fournissant à ses besoins. Car qui est fait de ces victimes de la rue ? La semaine prochaine, nous en reparlerons.

Marcel Leboux.

L'ENCYCLOPÉDIE ANARCHISTE

Camarade,

Tu es parmi ceux dont l'abonnement arrive à expiration.

Je te demande :

1° De le renouveler au plus tôt ;

2° De porter au maximum de tes disponibilités le versement que tu feras en vue de ce renouvellement.

Si tu peux compléter ton abonnement, en versant jusqu'à 36 fascicule, fais-le.

Je te rappelle que le prix du fascicule est de Fr. 5, pour la France, et Fr. 5,50 pour l'étranger.

Salut fraternel. SEBASTIEN FAURE.

Chèque postal : Paris, 733.91.

Adresse : 55, rue Pixerécourt, Paris (20°).

Petite Correspondance

A vendre pardessus vareusé. Durry, 72, rue Amelot, Paris-20.

Sartrouville Guerra. — Tu as réglé jusqu'à n° 94.

Julien et Eug. Delort. — La « Bataille Syndicaliste » ne paraît plus. Adressez-vous à Besnard, 22, rue Popincourt, Paris-10.

Bolbec. — Lachèvre, 9, rue d'Austerlitz, Le Havre, demande l'adresse d'un lecteur du « Libertaire » pour un petit service.

Marcel Lepoil. — Va voir Theureau. — Le chèque.

H. Bachelot serait heureux d'avoir nouvelles d'Emienne Morin.

Feutreu. — Donne-moi nouvelles et ton adresse. Et les livres ? — Fauclier, 4 bis, rue Heinrich.

Guiseignière. — Affiches expédiées par Courmal. Entendu pour 2 exempl. du « Libertaire ».

Bathot. — Le 20 février je peux te voir à 10 heures, 72, rue des Prairies.

A.R. Béziers. — Nécessaire fait. — Cleton.

Julien Dradin. — Si tu es envoyé de l'argent à E. Humbert, réclame remboursement ou le colis. Adresse inconnue de nous.

Auribeau, à Apt. — Reçu 45 fr. de souscriptions portés au compte règlement de journaux.

L. Wastiaux. — Article reçu trop tard pour être inséré.

René à Toulouse. — Tous les livres annoncés dans « Le Libertaire » sont en vente à la librairie, 72, rue des Prairies.

Colin, Orléans. — Livre de tante Marie franco 11 fr. 25.

C. D. Lille. — Féraud a reçu 10 fr. carte. Entendu pour 60 exempl. à dater du numéro 90 seulement. Trop tard pour diminuer cette semaine.

Guiseignière. — Fédé ne paraît plus.

Le Goguic, Saint-Denis. — Ouvrages inconnus à notre librairie.

Communisme et individualisme

Pour moi, l'individualisme se divise en deux parties : la première, traitant de l'éducation individuelle, de l'élevation morale de l'individu, avec laquelle je ne puis qu'être d'accord ; la seconde traitant des besoins matériels de l'homme, des moyens propres à les satisfaire, partie dans laquelle je me détache nettement des individualistes.

La préhistoire est envisagée par ceux qui étudient sérieusement, de différentes façons. Sans aller rechercher les conditions de vie des premiers hommes et leurs rapports entre eux, les temps moins éloignés de nous nous font voir nos ancêtres recherchant l'association pour lutter plus efficacement contre les deux terribles fléaux de l'époque : les monstres, énormes animaux qui dévastaient leur labeur, et les phénomènes atmosphériques. L'individualisme de ces derniers a créé l'Autorité. Tremblants devant la foudre, ces hommes ont remis leur salut entre les mains des plus forts ou des plus rusés d'entre eux. Mais, les siècles s'écoulant, leurs besoins se sont faits tyranniques ; ils ont voulu un abri plus confortable que la caverne, des moyens de locomotion plus rapides ou moins exténuants — cheval, pirogue — subir moins douloureusement le froid par des vêtements moins modiques, etc.

Cependant, leurs prétentions légitimes ont renforcé l'idée d'autorité, et les siècles se succédant ont contribué à les maintenir en cette erreur, les aspirants dictateurs promettant monts et merveilles aux faibles afin d'accéder au pouvoir établi. La lutte entre les grands de ces diverses époques a conduit à la naissance d'organes de la satisfaction des besoins ainsi arrachés en créant d'autres. Ces nouveaux besoins renforcèrent l'idée d'union, l'esprit de solidarité, de collectivité, idée nécessaire pour réaliser les demandes croissantes constamment. A chaque nouvelle étape vers plus de bien-être correspond une plus grande incapacité de l'individualisme économique à se défendre, la production nécessaire à la consommation toujours plus accrue ne pouvant être en rapport avec les demandes de la consommation que par le renforcement du travail en commun. Les grands individualistes de l'Antiquité raisonnaient ainsi avec leur époque : ils formulaient, en somme, des programmes d'organisation adéquats avec les prétentions de leurs contemporains. Celles-ci, en augmentant, rendant impraticables et désuètes les formules que ces individualistes enseignaient en ce qui concerne, du moins, les rapports matériels entre humains. Il est évident que ce furent les siècles, et non les années, qui suivirent, qui refutèrent ces systèmes. C'est leurs enseignements philosophiques subsistants et leur matérialisme qui sont subsistables, mais hélas ! inapplicables avec les exigences actuelles et futures de l'humanité.

En se modernisant — mais aussi, malheureusement, en conservant l'idée d'autorité — la société s'est plus étroitement ses membres, que ce soit sur le plan économique ou social. La satisfaction des besoins sans cesse nouveaux détruit les conceptions surannées ; esprit de caste, de race et aussi d'autorité. Ainsi, par exemple, les rapports économiques entre nations font disparaître — oh ! lentement, c'est évident — le Patriotisme. La nécessité d'aller chercher dans un autre pays ce qui manque à l'intérieur, nécessité engendrée par le désir de plus de bien-être général, en mettant en contact permanent les membres des divers pays, est la cause de cette tendance à la disparition des frontières. Mais, pour amener ces produits de l'étranger, des moyens de locomotion plus sûrs et plus rapides furent nécessaires. Le machinisme entra en scène. Qui osera nier que le machinisme, par son évolution constante, est un véhicule du progrès moral ? Certes, il fomenta l'heure actuelle pleine de misères et de souffrances. Mais il est un effet dont la cause est l'autorité.

Libérez le machinisme de ses entraves de toutes sortes, faites qu'il ne produise qu'objets ou produits nécessaires, et vous rendrez cérébralement libre l'individu. Libre de s'instruire, de se perfectionner, étant dégagé des soucis matériels, la machine lui permettant des loisirs de plus en plus grands, proportionnellement aux nouvelles inventions techniques. C'est donc du progrès matériel que naîtra l'indépendance de l'individu. Mais ce progrès entend subordonner son processus au travail collectif, ce qui crée cette situation à l'individu : libre intellectuellement, il sera de plus en plus matériellement solidaire de ses semblables. Comme c'est cependant cette solidarité matérielle qui le dégagea de ses erreurs et préjugés, la logique commande de la rendre plus effective : c'est ce à quoi les anarchistes-communistes tendent de tous leurs efforts en préconisant la Révolution, moyen — et non but — d'émancipation de l'individu. Car vouloir réaliser cette indépendance morale, liée à la liberté du machinisme, sans écarter au préalable ceux qui asservissent le progrès technique, est tout simplement prendre ses désirs pour des réalités.

En voulant lutter contre la révolution économique et sociale, les individualistes actuels retardent l'avènement de l'individualisme moral, qui ne peut s'épanouir qu'en toute liberté. Pour conquérir cette dernière, il est de toute évidence qu'il faut éliminer d'abord, par la force collective, la minorité de privilégiés du régime. Cette besogne d'hygiène sociale accomplie, l'homme libéré de l'autorité du ventre, pourra laisser libre cours aux fantaisies de son cerveau.

Cela le conduira à agir d'une façon plus humanitaire. Il se formera ainsi, grâce à l'avènement du communisme-libertaire, et deviendront innombrables, ces êtres que Diogène a en vain cherchés.

Marcel Lepoil.

Toute demande de changement d'adresse dans les abonnements doit être accompagnée de 1 fr. en timbres-poste. Prendre bonne note.

NOTE ADMINISTRATIVE

En caisse fin septembre 1.176 35

Recettes octobre, novembre, décembre 1.668 40

Total 2.844 75

Dépenses octobre, novembre, décembre 2.565 45

Reste en caisse fin décembre 279 30

Ont signé pour la Commission de Contrôle : Pinçon, Desbois.

Le Trésorier, Denant.

Le scandale de la contrainte par corps

Aucun gouvernement n'a osé jusqu'à ces derniers temps appliquer ces mesures infâmes.

Poincaré-la-Vertu, ayant conscience que les fonds de la Caisse d'Etat sont bas, agit avec une férocité implacable, au mépris des « droits de l'homme et du citoyen » contre ceux qui ne veulent pas ployer l'échine et se laisser dépouiller bénévolement.

Notre camarade Hoche Meurant a été arrêté vendredi 11 courant, dans la rue de l'Amiral-Courbet, à Croix.

Lors de l'incarcération du camarade Michel à la prison de Douai, celui-ci fit la grève de la faim par solidarité pour les emprisonnés de Barberousse, ainsi que son codétenu le communiste Le Troadec. A Barberousse, les camarades protestèrent par le même moyen pour obtenir le régime politique.

Le camarade Meurant alla vendre dans les rues de Douai « Germinal », pour faire connaître le geste courageux du communiste Le Troadec et de l'anarchiste Michel. Il fut gratifié d'une contravention pour avoir crié : « On assassine dans la prison de Douai ! »

Condamné à une amende et sommé plusieurs fois par le procureur d'avoir à payer, celui-ci envoya ses hirondelles de potence pour accomplir un acte républicain !... Pendant cinq jours, il paiera de sa liberté (si libéré il y a) l'amende que Thémis lui imposa.

Nous ne pouvons passer sous silence les menaces de la presse régionale. Tous, du plus blanc au plus « rouge », disent qu'il fut arrêté à son domicile pour avoir refusé de payer ses contributions, ce qui est faux.

En passant, signalons le commentaire ignoble et dégoûtant du journal bolchevick « L'Enchaîné ». Voici le morceau : « Nous ne partageons pas les idées de Meurant, qui s'inspirent de l'individualisme et consolident le régime bourgeois, mais nous nous élevons avec la dernière énergie contre l'odieuse contrainte par corps... »

Notons leur façon chevaleresque de faire connaître l'arrestation d'un militant anarchiste révolutionnaire.

Leur goujaterie n'a d'égale que leur ignorance. Comparer l'acte désintéressé de notre camarade à l'inconscience ou perfidie de ce torcheur.

Plus que jamais, continuons notre besogne d'organisation et de propagande en puisant dans le monde du travail les éléments indispensables pour détruire la société politico-capitaliste.

Nous demandons aux camarades révolutionnaires et fédéralistes de se resserrer autour de leur vaillant organe « Germinal ».

Les amis de « Germinal » et des deux fédérations Nord et Pas-de-Calais.

Nota. — Toute la presse régionale s'accorde à dire que notre camarade s'est rebellé à son arrestation. C'est avec réserve que nous donnons cette information. En tout cas, tenons-nous sur nos gardes.

COMITÉ DE L'ENTRAIDE

Compte rendu financier trimestriel d'octobre, novembre et décembre

Versé par Odéon, groupe de Toulon, 50 fr. ; camarade Meurant, 25 fr. ; liste de Section, 25 fr. ; camarade Plantille, réunion du 20 octobre, 25 francs 50 ; camarade Courtois, 5 fr. ; groupe de Saint-Denis, 25 fr. ; camarade Couture, 5 fr. ; camarade Pellouier, 10 fr. ; Cagnotte du bureau du S. U., 5 fr. 50 ; camarade Lecoin, chanteur Dequeneq, 30 fr. ; Ernest, 10 fr. ; camarade Jouet, 5 fr. ; camarade Pinçon, 10 francs ; camarade Pinçon, 10 fr. ; Syndicat autonome de la chaussure, 25 fr. ; Groupe de Saint-Denis, 15 fr. 50 ; camarade Pinçon, 5 fr. ; camarade Ernest et Fili, 10 fr. ; camarade de tailleurs de pierres italiens, 87 fr. ; camarade de l'imprimerie de l'Union des Syndicats, 50 fr. ; versé par Mualdès collecta Coopérative A. O. P., 183 fr. 10 ; groupe de Toulouse, 5 fr. ; groupe de Toulouse, 5 fr. ; camarade Louvel, 30 fr. ; camarade Couture, 3 fr. ; camarade Rodot, 10 francs ; groupe de Saint-Denis, 15 fr. ; mandat de Coguiz, 72 fr. ; camarade Bodini, 10 francs ; camarade Aupé, 2 fr. ; camarade Fontaine, 5 francs ; camarade Robert, 3 fr. ; camarade Chénard, 5 fr. ; camarade Boudoux, 5 fr. ; camarade Robert, 2 fr. ; groupe de Toulouse, 5 fr. ; groupe de Brest, 10 fr. ; S. U. B. de Lyon, 62 francs. Versé par Mualdès, 210 fr. 80 ; métallurgistes autonomes de la Seine, 15 fr. ; camarade Maurer, 10 fr. ; collecte assemblée des menuisiers, 20 fr. ; versé par Giraud, réunion Saint-Denis, 10 fr. ; camarade Carlos, 20 fr. ; belge au change, 13 fr. 35 ; camarade de l'imprimerie de l'Union des Syndicats, 15 fr. ; idem, camarade de l'imprimerie, 20 fr. ; groupe Gargan-Livry, 20 fr. ; Jeunesse Anarchiste Communiste versé par Prémont, 10 fr. ; versé par romaine, section du chauffage, 12 fr. 50. Versé par Odéon : Rozali, 10 fr. ; groupe anarchiste communiste de Toulouse, 55 fr. ; Colomb, à Lyon, 15 fr. Total, 80 fr. ; Faulin-Amiens, 20 francs ; André B., 1 fr. 25 ; Maïra, 2 fr. ; Argelati, 2 fr. ; un Breton, 2 fr. ; syndicat du bâtiment de Mazamet, 5 fr. ; d'ido, 1 fr. 65 ; Salomon, 5 fr. ; Cauvel, 10 fr. ; Argelati, 2 fr. 50 ; Bucheron, 2 fr. ; Perrin, 5 fr. ; Palivou, 10 fr. ; Maïra, 5 fr. ; Chanbenoit, 2 fr. 50 ; de Wit, 5 fr. ; Serge, 2 fr. ; groupe de Livry, 10 francs ; Octave Roger, 5 fr. ; Serge, 1 fr. ; Wartz, 1 fr. ; Bouniez, 5 fr. ; A. Bileq, 15 fr. ; Me revolla, 0 fr. 60 ; Devalois, 5 fr. ; Passeron, 15 fr. ; groupe de Sartrouville, 200 fr. ; Jue-Monau, 1 fr. 25 ; Fournier, 3 fr. ; Muller, 5 fr. ; Maignat, 5 fr. ; Pusteur, 5 fr. ; Maïra, 5 fr. ; Wartz, 1 fr. ; Paul, 20 fr. ; Martel, 5 fr. ; Hilarion Ricolas, 3 fr. 50 ; Monnerat, 5 fr. ; groupe autonome du 20e, 10 fr. ; Bastien, 5 fr. ; Pélizon, 3 fr. ; Maïra, 2 fr. 50 ; Mme Martin, 7 fr. ; groupe de Livry-Gargan, août, septembre, octobre, 30 fr. ; Lesage, 40 fr. ; J. Croulon, Argent, 10 fr. ; Georges Voltaire, 10 fr. ; Fabry Albert, 2 fr. 50 ; Gamard, 2 fr. ; A. Colomb, 25 fr. ; Obriacone, 3 fr. ; Hébras, 5 fr. ; en passant, 0 fr. 50 ; mort à tout argent, 5 fr. ; Léo, 0 fr. 50 ; Labrie, 5 fr. ; Mauchon, 5 fr. ; X, 2 fr. 30 ; Bourde, 5 fr. Ces sommes ont été versées globalement par Mualdès et mentionnées plus haut.

En caisse fin septembre 1.176 35

Recettes octobre, novembre, décembre 1.668 40

Total 2.844 75

Dépenses octobre, novembre, décembre 2.565 45

Reste en caisse fin décembre 279 30

Ont signé pour la Commission de Contrôle : Pinçon, Desbois.

Le Trésorier, Denant.

« Si je mourais demain !... »

Notre tournée s'organise avec ordre et méthode.

Notre itinéraire n'est pas encore définitivement tracé ; il ne le sera que lorsque nous aurons reçu tous les renseignements que nous avons demandés.

Alors seulement, il nous sera possible de dire aux amis qui, dans chaque ville, se chargent de tous les détails d'organisation : « Vous pouvez compter absolument sur nous ! »

Ce que j'avais prévu arrive : d'un peu partout, on m'écrit et me laisse entendre que en me rendant de telle ville à telle ville je pourrais bien m'arrêter dans telle autre qui se trouve sur le passage ou pas loin.

Il va de soi que si j'en avais le loisir et la force, j'entreprendrais sans hésiter une tournée générale, dût-elle durer six mois et comprendre cent villes.

Mais les compagnons n'auront pas de peine à concevoir que je dois, sagement et raisonnablement, proportionner mon effort aux forces et au temps dont je dispose.

Il serait imprudent et maladroit que je prisse à la légère des engagements qu'il me serait impossible de respecter.

L'organisation de chaque conférence engage des frais très lourds ; l'annonce de chaque conférence est un engagement qui me lie aux camarades organisateurs d'une part, au public qui se propose de venir m'entendre, d'autre part.

Si, en cours de route, je me trouvais dans la nécessité de manquer à ma parole et d'interrompre mon voyage, ce serait, matériellement et moralement, tout à fait regrettable.

Je prie donc les militants dont la ville n'a pas été comprise dans celles dont j'ai fait choix, d'attendre que leur tour vienne.

Je vais traiter ce sujet : « Si je mourais demain !... » Mais cela ne veut pas dire que je n'en ai plus pour longtemps. Je ne sens, malgré mon âge, très vigoureux encore, et je ne désespère pas d'avoir encore pas mal d'années à consacrer à la propagande.

Veuillez donc patienter, chers amis.

Je prends note de votre demande, et si je ne vous donne pas immédiatement satisfaction, je ne manquerai pas de le faire lorsque j'entreprendrai une nouvelle tournée.

Pour le moment, il suffit, mais il faut que, dans les centres où je dois parler, en mars, avril et mai, les camarades et sympathisants fassent tous leurs efforts et les unissent pour assurer à mes conférences tout le succès désirable et possible.

Je les prie de se rappeler que ces conférences ont un double but :

Le premier, c'est d'exposer nos conceptions devant de nombreuses assemblées, de procéder au groupement et au resserrement des forces anarchistes et révolutionnaires trop éparpillées et de travailler à la cohésion de ces forces au sein de l'Union Anarchiste Communiste ;

Le second, c'est de procurer à nos œuvres qui, toutes, manquent d'argent, les ressources dont elles ont besoin pour vivre et se développer.

Nous demandons, Lente et moi, à tous ceux qui aiment notre idéal et sont attachés à son rayonnement, de nous aider, de toute leur affectueuse énergie, dans la tâche que nous allons accomplir.

Sébastien Faure.

N. B. — Pierre Lente veut bien se charger, dès à présent, de la correspondance ayant pour objet la préparation d'une minutieuse que possible de mes conférences. Prière de lui écrire à l'adresse suivante :

M. Pierre Lente, à « La Fraternelle », 55, rue Pixerécourt, Paris (20°).

Communications diverses

Comité de Défense Sociale. — Mardi 22 courant, à 20 h. 30, salle de la Solidarité, 15, rue de Meaux, réunion de tous les camarades. Affaires en cours. Agitation pour Succès et Vanzetti. Correspondance. Divers.

Nous comptons sur la présence de tous.

Ecole de propagande anarchiste. — Jeudi 17 février, cours de littérature, par Ferran, Salle des Amis, 20, avenue Victoria. Paris-20 (Métro Châtelet).

Mercredi 23 février, cours de sociologie, par Walter, à la Solidarité, 15, rue de Meaux, Paris-19 (Métro Combat).

Jeudi 24, cours de littérature.

Adressez toute la correspondance concernant les cours à G. Chéron, trésorier de l'Ecole, à la Solidarité, 15, rue de Meaux, Paris-19.

Le Semeur continue sa série de portraits par un numéro spécial sur Malatesta, dédié aux victimes du fascisme italien.

Adressez commande et fonds à Poulain, rue Saint-Gervais, Falaise (Calvados). Chèque postal Rouen 74.28, ou au Semeur, 16, rue Froide, Caen.

Le numéro : 0 fr. 50 ; à partir de 5 exemplaires, 0 fr. 40

